

Delight in disorder



A sweet disorder in the dress
Kindles in clothes a wantonness.
A lawn about the shoulders thrown
Into a fine distraction ;
An erring lace, which here and there
Enthralls the crimson stomacher;
A cuff neglectful, and thereby
Ribbons to flow confusedly;
A winning wave, deserving note,
In the tempestuous petticoat ;
A careless shoestring, in whose tie
I see a wild civility :
Do more bewitch me than when art
Is too precise in every part.

●●● Robert Herrick

ANDREW WYETH

...

« **BRAIDS (HELGA TESTORF)** »

1979

Dry-brush watercolor

...

PAINTING



<http://www.andrewwyeth.com/>

...

[SOMMAIRE.....]

PEINTURE

ANDREW WYETH

Emmy Andriessse

PHOTOGRAPHIE

Meret Oppenheim... Sergio Larrain

DU CÔTÉ DE...

Sylvie Kandé (*La Quête infinie de l'autre rive*)

Susan Hahn (*CHANT DU CYGNE DE LA FEMME TRISTE A LA NAISSANCE DU MILLÉNAIRE / SWAN SONG OF THE SAD WOMAN AT THE BIRTH OF THE MILLENIUM*)

Robert Duncan (*L'ouverture du champ et autres poèmes*)

François Rannou (*La chèvre noire (suite)*)

Ariane Dreyfus (*La lampe allumée si souvent dans l'ombre*)

Hélène Sanguinetti (*Et voici la chanson*)

Leçon de choses Claude Simon

Adrienne Rich **Un atlas du monde difficile**

CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS ENRIQUE VILA-MATAS *le mal de montano*
P.O.L. EDITEUR CHARLES REZNIKOFF *Témoignage/Les Etats-Unis (1885-1915)*

AUPASDULAVOIR

MARYSE HACHE *mesmoires 1 / robe à smocks*

■■■ NADEJDA MANDELSTAM [*Contre tout espoir*]

DES LECTURES/DES PORTRAITS

Lorine Niedecker *Louange du lieu* par Tristan Hordé

[Arts] Joan Miró raconté par Jacques Dupin: *un peintre-poète mirobolant* par Claude Darras

Eric Joisel, *le magicien de l'origami* par Claude Darras

REVUE(S)

EUROPE – # 1003-1004 (Katherine Mansfield – Clarice Lispector...)



Au format livre numérique/CALAMEO
<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>



choix de poèmes
SYLVIE KANDÉ

© Site : <http://sylviekande.com/>

Sylvie Kandé *La Quête infinie de l'autre rive*
Épopée en trois chants

Éditions Gallimard, Collection « Continents noirs », 2011



(p.50/52)

Sire souviens-toi de la sableuse esplanade
qu'il fallut à la bouche du fleuve négocier
pour construire et radouber nos almadés
entasser nos provisions cantonner nos escouades
Souviens-toi de la foule qui s'installa sur la grève :
D'abord ce furent forgerons pêcheurs et charpentiers
qui toute une saison allaient peiner sans trêve
Lors on se mit à abattre des arbres en amont
pour en flotter les immenses troncs
- mais ceux-là seuls dont les veines brunes vaguent
ceux dont la sève violette goûte l'algue et le sel
et le feuillage comme une voile étirent le vent
(Car qu'est-ce qu'un arbre dites qui ne rue
contre le ciel son vert désir de grand large...)
Reçus à l'arrivée par les maîtres de hache
ils étaient évidés au cœur tambour battant
Puis la grosse ébauche de chaque coque
était pincée entre des étaux et passée à la flamme
- les rostres quant à eux se figolaient à l'herminette
Entretemps cordiers potières et tisserands
trimardant leurs divers talents étaient venus
et on arracha aux baobabs leur écorce rêche
pour en fabriquer des cordes et des amures
On prit leurs amandes aux karités
et aux kapokiers leur bonne ouate
pour colmater des bordages la moindre brèche
Comme il fallait aussi du coudran
sèves et huiles furent brassées en canaris
Des pigments on en broya de toutes sortes
pour peindre joliment les œuvres mortes
et calligraphier en sus des signes et des serments
On fit des nasses des casiers et de rouges éperviers
des ancres des rames de rechange des bardis
des coffres des caillebotis des panaches
et que sais-je encore grands dieux
Aidez-moi donc vous autres à évoquer la scène
avec quelques formules un refrain des épithètes
le temps que je me retourne et reprenne haleine
Mon patron mais pourquoi
pourquoi venir gâter ce fin soliloque
par d'intempestives farcissures...
Ce chantier sublime cette cohue baroque
sans partage maintenant te reviennent
Soit. On tissa des sayons des tenues de fête
et de fines nattes de palme ou de raphia
qu'on attachait serrées aux mâtures
Des intendants des vivandières et des ovates
des guérisseurs et des traqueurs de sorcières
ce fut le tour d'établir sur la plage leurs quartiers
Les uns à tour de bras séchaient du poisson
équarrissaient le gibier et en pilaient la viande boucanée

les autres confectionnaient onguents et caractères
philtres formules et médicaments
On engrangea arachides et ignames
on remplit moult couffins de dattes et de tamarin
On fit en veux-tu en voilà du confit de piment
Dans la fraîcheur des entrepôts il y avait de l'eau
du vin de palme et de la bière de mil à tire-larigot
Cependant on montait des fougons
à l'avant des pirogues afin de préparer
en cours de route du chaud

(p.64)

Alarme et désarroi s'emparent des almadies
Honnis soient les grands qui quittent le navire
nous laissant dans les dilemmes et névralgies
Frères de rames sur nos cœurs gardons empire
Avons-nous pas à la seule force de l'échine
Par nous-mêmes et sans l'aide de personne
gouverné depuis la côte ces périssaires...
Les uns sont à l'affût d'un signe
d'autres déjà cambrés sur leurs bancs
Et on crie et on s'empoigne et on s'indigne
comme si on découvrait enfin le notoire :
les voilà largués et maudits
au milieu de l'énorme délire
des rouleaux qui tonnent
les voilà livrés aux flammeroles
qui gravissent en sifflant les espars
et s'évanouissent sur une girandole

PHOTOGRAPHIES — ARCHIVES

DOS NIÑOS-DE
WALCHEREN

© EMMY ANDRIESSE



Hacia, 1951

PHOTOGRAPHIE



Emmy Andriesse – Original vintage photogravure. 1944-1945

SITES

• Documentaire <http://vimeo.com/32974060>

• Historici (Biographie)

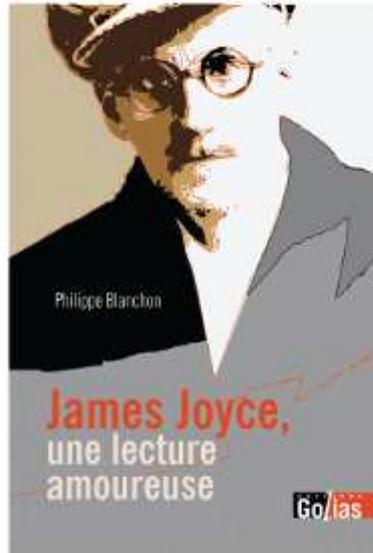
<http://www.historici.nl/Onderzoek/Projecten/BWN/lemmata/bwn4/andriesse>

Philippe Blanchon

l'atelier cinq

galerie / lectures / librairie

lecture



Approche de Joyce par Philippe Blanchon

dimanche 2. 12. 2012 à 17 h 30

5 rue a. tardieu arles (entre arènes et voltaire)

06 10 24 12 11 lateliercinq@free.fr

James Joyce

Une lecture amoureuse

Dimanche 2 Novembre 2012 - 17h30

<http://timescolumn.typepad.com/stothard/2012/03/re-joycinginyourjim-html>

l'atelier cinq

5, rue a. tardieu

13200 Arles

06 10 24 12 11

09 54 59 67 98

l'atelier cinq/Contact

lateliercinq@free.fr

enrique vila-matas le mal de montano

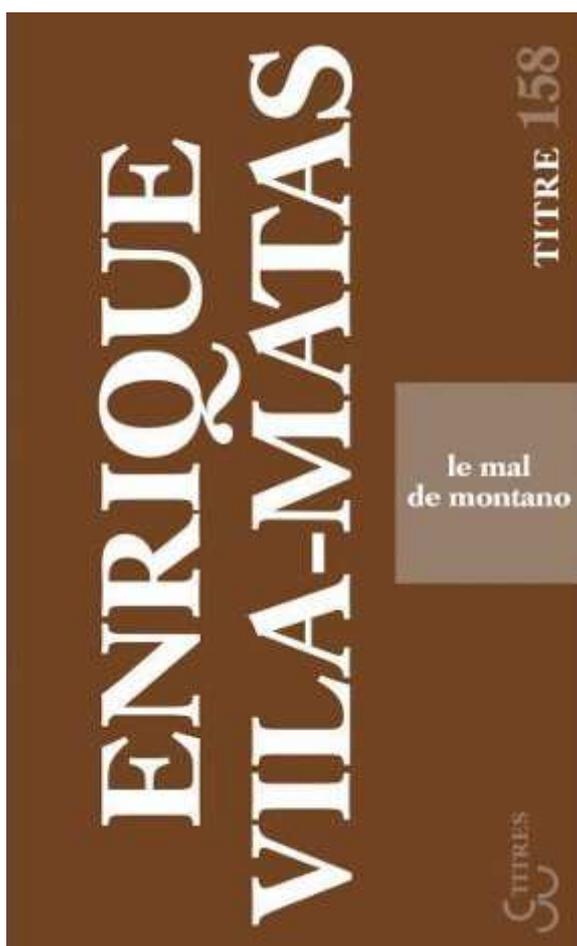
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ANDRÉ GABASTOU

(CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS, 2012)

SUR LE SITE DE L'EDITEUR :

[HTTP://WWW.CHRISTIANBOURGOIS-EDITEUR.COM/CATALOGUE.PHP?PAGE=5&IDA=121](http://www.christianbourgois-editeur.com/catalogue.php?page=5&ida=121)

extrait



A la fin du XXème siècle, le jeune Montano, qui venait de publier son dangereux roman sur le cas énigmatique des écrivains qui renoncent à écrire, s'est retrouvé emprisonné dans les rets de sa propre fiction et transformé en un auteur qui, malgré son inclination compulsive pour l'écriture, s'est retrouvé complètement bloqué, paralysé, changé en agraphe tragique.

A la fin du XXème siècle – aujourd'hui, le 15 novembre 2000 pour être plus précis –, je lui ai rendu visite chez lui à Nantes et, comme je m'y attendais, je l'ai trouvé si triste et si sec qu'on aurait pu fort bien lui appliquer quelques vers de Pouchkine et dire de lui qu' « il erre / la pénombre des bois / avec le roman dangereux ».

Ce que sa situation a de bon, c'est qu'errer dans la pénombre des bois a conduit mon fils – parce que Montano est mon fils – à recouvrer une certaine passion pour la lecture...

(p. 13)

■ AUTRE SITE A CONSULTER :

■ LA REVUE DES RESSOURCES / par Jean-Patrice Dupin

<http://www.larevuedesressources.org/a-propos-du-mal-de-montano-de-enrique-vila-matas.251.html>

MERET OPPENHEIM

ÉCRIVAIN — ARTISTE
PEINTRE & PLASTICIENNE
(1913-1985)

© MAN RAY TRUST / ADAGP, PARIS, 2005.
JANVIER 1930



AU PAS DU LAVOIR -----

© Photo : Nathalie Riera, un lavoire dans le village de Saorge, 2009

HOMMAGE
Maryse Hache
[MESMOIRES 1 / ROBE A SMOCKS]

hommage

Maryse Hache

mesmoires 1 / robe à smocks

Site [Semenoir](http://semenoir.typepad.fr/semenoir/2012/09/mesmoires-1-robe-%C3%A0-smocks.html)/http://semenoir.typepad.fr/semenoir/2012/09/mesmoires-1-robe-%C3%A0-smocks.html



Maryse Hache © Semenoir
2012

Texte



dans le linge moiré brille robe à smocks
tilleul acquiesce en lumière soleil

vue sur les photos ; quelqu' un y a mis une broche or représentant un petit bouton de rose ; comme souvent la fréquentation de la photo rend difficile d'accès le souvenir lui-même ; et pourtant, comme un petit quadrillage et une couleur un peu rose, pas un rose layette, pas un rose pâle, un rose un peu jaune orangé ; les deux soeurs, robes identiques ; pour quoi la photo ? ; quel événement ? ; on avait fait friser les cheveux de soeursoeur, cheveux raides comme des baguettes de tambour disait-on ; les photos des deux petites filles, encadrées avec soin et art d'encadreur, témoin : le petit liseré doré, ont longtemps été en place stratégique pour le regard de la grand-mère

qui avait fabriqué les petites robes à smock ; pas leur mère ; recoudre les boutons c'était son maximum en fait de travaux d'aiguille ; s'il fallait faire un ourlet l'angoisse montait : quelle hauteur, trois centimètres, est-ce assez, est-ce trop, ah! non couper, non, et si, après, on voulait rallonger ; on ne rallongeait jamais sauf la sauce à l'angoisse ; on ne pouvait pas donner un coup de ciseau dans le réel ça déchirerait quelque chose à laquelle on ne pouvait pas toucher sans que l'échafaudage de l'univers intime s'écroulât ; passé, simple, s'il en fût

.

.

.

robe smocks rose orangé
du fond de souvenirs ou
vue sur la photo soeurs
habillées à l'identique
avec une broche rose or
piqué revers du col qui

.

avait frisé et pourquoi
les cheveux raides dits
baguettes de tambour de
la cadette et qui donc

.

avait cousu les petites
robes pas leur mère une

.

incapable aux travaux d
aiguilles à moins coud
re boutons sinon jamais
aucun ourlet car quelle
mesure alors l'angoisse
montait couper impossib
le rallonger après donc
on ne coupait ni ne ral
longeait si ce n'est la
soupe à l'angoisse donn
er un coup de ciseaux à
même la figure du réel
aurait fait s'effondrer
l'échafaudage de son un
ivers intime définitive
ment fin et intouchable

Cette nouvelle catégorie au semenoir doit beaucoup à l'autobiographie des objets de François Bon, lue régulièrement sur son [tierslivre](#), et maintenant disparu car paru [au seuil](#)

Nadejda Mandelstam

© Ed. Tel Gallimard, 2012



© SOURCE PHOTO | INTERNET

...

« CONTRE TOUT ESPOIR »
EXTRAIT

■

DE L'AUTRE CÔTÉ

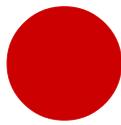
Dès l'instant où je pénétrai dans le wagon et aperçus nos frères derrière la vitre, le monde se scinda pour moi en deux moitiés. Tout ce qui avait existé auparavant disparut, devint un vague souvenir, bascula de l'autre côté, et devant moi s'ouvrit un avenir qui ne voulait pas coller avec le passé. Ceci n'est pas de la littérature, mais une timide tentative pour décrire un sentiment éprouvé sans doute par un grand nombre de gens ayant franchi le pas fatal. Cela se manifestait surtout par une indifférence totale envers tout ce qui restait derrière nous, car nous avons la certitude absolue d'être tous conduits à une extermination certaine. L'un pouvait avoir une heure de sursis, un autre une semaine ou même un an, mais la fin serait la même. C'était la fin de tout : de nos proches, de nos amis, de l'Europe, de ma mère... Si je parle de l'Europe, c'est parce que dans le « monde nouveau » où j'échouai n'existait pas la forme européenne de pensée, de sentiments et d'idées qui avait été la mienne jusqu'alors. C'étaient d'autres conceptions, d'autres échelles de valeur...

Tout récemment encore, j'étais pleine d'inquiétude pour mes proches, pour ce que j'aimais, pour tout ce qui constituait ma vie. A présent, l'inquiétude avait disparu et la peur s'était évanouie. Elles avaient cédé la place à une conscience aigüe du fait que nous étions condamnés, d'où une indifférence physiquement perceptible, palpable, terriblement pesante. Désormais, le temps n'existait plus, il n'y avait plus que des délais avant la réalisation de l'irrévocable qui nous guettait tous, avec notre Europe, avec nos bribes de dernières pensées et de derniers sentiments.

Quand se produirait l'irrévocable ? Où ? Comment cela arriverait-il ? Peu importait... Résister était inutile. Je perdis la conscience de la mort car j'étais entrée dans le domaine du non-être. Lorsqu'on se sait condamné, on n'a même plus peur. La peur, c'est une lueur d'espoir, c'est la volonté de vivre, c'est l'affirmation de soi. C'est un sentiment profondément européen. Il est né du respect de soi, de la conscience de sa propre valeur, de ses droits, de ses besoins et de ses désirs. L'homme se cramponne à ce qui fait sa personnalité et craint de la perdre. La peur et l'espoir sont liés. En perdant l'espoir, nous cessons également d'avoir peur : nous n'avons rien à défendre.

Le taureau emmené à l'abattoir espère encore s'échapper et piétiner les ignobles écorcheurs. C'est que les autres bêtes n'ont pas pu lui apprendre que les chances de ce genre n'existent pas et que le bétail qui part pour l'abattoir ne revient jamais au sein du troupeau. Mais dans la société humaine, il y a un échange constant d'expériences. C'est pourquoi je n'avais jamais entendu dire qu'un homme conduit au poteau d'exécution tentât de résister, de se débattre, de se défendre, de briser les barrières et de s'enfuir. Les hommes ont même inventé un acte de courage propre au condamné à mort : refuser de se laisser bander les yeux, pour regarder en face le peloton d'exécution. En ce qui me concerne, je suis pour le taureau, pour sa fureur aveugle. Pour l'animal têtard qui ne suppose pas ses chances de succès avec la raison et la stupidité des hommes et ne connaît pas l'ignoble sentiment qu'est le désespoir.

(p.53/54)



Whenas in silks my Julia goes,
Then, then, methinks, how sweetly flows
The liquefaction of her clothes!

Next, when I cast mine eyes and see
That brave vibration each way free,
—O how that glittering taketh me!

Upon Julia's Clothes

ROBERT HERRICK

Susan HAHN



SOURCE PHOTO | POETRY FOUNDATION

CHANT DU CYGNE DE LA FEMME TRISTE
A LA NAISSANCE DU MILLÉNAIRE / SWAN SONG OF THE SAD
WOMAN AT THE BIRTH OF THE MILLENIUM
Extrait de *Holiday*, 2001

L'enfant du lundi a un beau visage

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un cœur simple embellit
avec les prières de la confession — les vanités
que le visage exprime — la langue se délie
jusqu'à l'épuisement, et pourtant recommence
avec des lèvres humides et le monde

il y a mille ans guerroyait
sur toute la terre et les gens
voyageaient sur des bêtes de somme
avec des fouets et dans la prairie
une femme s'enfanta elle-même et fut émerveillée

de sa beauté, de sa propre
image multipliée, mais bientôt ce qui semblait si gracieux

lui parut disgracieux, car elle découvrit
qu'elle avait perdu sa jeunesse et n'avait plus rien d'autre
à faire que de porter son propre deuil

sous terre car les chirurgiens
avec leurs outils miniature et les menus
délais du masque mortuaire
étaient à des siècles de là.

Monday's child is fair of face

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with prayers of confession — the vanities
the face presents — the tongue wags
tiresome, yet begins again
with moist lips and the world*

*a thousand years ago warred over
land and people
traveled on the backs of animals
with whips and in the meadow
a woman gave birth to herself and marveled*

*at her beauty, her own
image repeated, but soon what seemed so fair
felt unfair, because she knew she was
no longer young and there was nothing
to do but mourn herself*

*into the ground for the surgeons
with their miniature tools and minute
delays of the death mask
were centuries away.*

II

L'enfant du mardi est plein de grâce

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un cœur simple embellit
avec des marques de gratitude et d'admiration,
un beau silence scelle la langue et le monde

il y a mille ans était plus
qu'un petit décor
de forêts et les gens voyageaient à pied
et dans la prairie une femme enfanta

et ce fut sans témoin et ce fut en silence
sauf à l'instant du premier cri de la petite fille
dans le tourbillon de peluche verte
et de la vie qu'elle vint bénir

et qu'elle abandonna avec grâce à sa mort.

Tuesday's child is full of grace

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with notes of thanks and praise,
a lovely silence beds the tongue and the world*

*a thousand years ago was more
than a small ornament
of forests and people traveled by foot
and in the meadow a woman gave birth*

*and no one recorded it and it was quiet
except for the initial scream of the girl
into the whirl of the plush green
and for the life she came to bless*

and gracefully abandoned with her death.

III

L'enfant du mercredi a le cœur gros

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un cœur simple embellit
avec le poids de la misère—
le coup de dent à la pomme
acide qui libéra la mort pour son désir d'errance—
la langue se recouvre d'écume et le monde

il y a mille ans faisait commerce des gens—

le pouvoir lutte pour jouer peu souvent atout, une lutte
de pouvoir pour conjurer l'inévitable--
et dans la prairie une femme
enfanta un monstre qui était et n'était pas

le sien et il fut
consacré Souverain, Empereur, Roi, Dieu
et, vide, sa chambre devint amalgame de la décadence
avec ses ivoires, son or, son cuivre, ses esclaves.

Wednesday's child is full of woe

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with the weight of wretchedness--
the bite into the bitter
apple that freed death to its wanderlust--
a scum coats the tongue and the world*

*a thousand years ago traded in people--
power struggles to trump little, a power
struggle to stave off the inevitable--
and in the meadow a woman
gave birth to a monster that was and was not*

*hers and he was
anointed Ruler, Emperor, King, God
and her empty chamber was a collage of decay
with its ivory, its copper, its gold, its slaves.*

IV

L'enfant du jeudi doit s'en aller loin

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un cœur simple embellit
avec un doux murmure de plumes
pour se préserver du fracas du tonnerre -
ce lieu lointain duquel la langue effarée
déferle et vers lequel l'esprit
est poussé - et le monde

il y a mille ans ne pouvait compter que sur le bois
pour se chauffer et sur la lumière pour se protéger de la nuit

du temps imprévisible -
pas de bombes encore, juste le craquement et le claquement
de l'atmosphère - et dans la prairie
une femme enfanta un errant

et maintes et maintes fois il la quitta, sur une orbite
toujours plus lointaine quand elle partait à sa poursuite.

Thursday's child has far to go

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with the whisper of feathers
to ward off the sound crush of thunder—
that far place the scared tongue
curls away from and the soul
is pulled toward—and the world*

*a thousand years ago could only count on wood
for heat and light to protect it from the night
of unpredictable weather—
no bombs yet, just the crackle and slam
of the atmosphere—and in the meadow
a woman gave birth to a wanderer*

*and he left her over and over, always
orbiting farther away as she chased after.*

V

L'enfant du vendredi est tendre et généreux

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un coeur simple embellit
avec le brouhaha du jour du bourreau—
celui qui va bientôt être crucifié, et ne le sait pas,
rompt le pain avec ses amis, le bourreau
attend son amour—
une souffrance ronge la langue et le monde

il y a mille ans portait la marque de lésions
causées par des flèches et des lances et des épées et des clous
et des habits de côtes de mailles et des casques à pointe
et des ponts protecteurs aux saillants métalliques

et dans la prairie une femme enfanta
dans une confusion de cuirasse et de sang

et ils lui donnèrent le nom de *déesse, mère, maîtresse, catin.*

Friday's child is loving and giving

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with the hum of the hangman's day—
the soon to be crucified, unknowing,
breaks bread with friends, the executioner
awaits his love—
a suffering cankers the tongue and the world*

*a thousand years ago was poked with lesions
from arrows and spears and swords and nails
and suits of ringed mail and pointed helmets
with protective bridges of jutting metal
and in the meadow a woman gave birth
in the confusion of blood and armor*

and they called her goddess, mother, mistress, whore.

VI

L'enfant du samedi travaille dur pour vivre

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un coeur simple embellit
avec le tintement des pièces de monnaie—minces, douces hosties
d'argent fin martelé qui apaisent la langue
du laboureur de Décembre qui se sert
de ses boeufs engraisés comme d'autant de machines :
sa monnaie, qu'il troquera contre le "pain du fou"
fait de pavots, de chanvre, d'ivraie cueillis, séchés, moulus
pour produire un hachis médiéval—et le monde

il y a mille ans était rempli de pauvres
qui enduraient la faim
grâce aux cieux pleins de sève qu'ils s'étaient inventés,
tandis que dans leurs grands manoirs les riches festoyaient

et dans la prairie une femme enfanta
un héros que dans son vertige somnolent
elle nomma Survivance.

Saturday's child works hard for its living

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with the clink of coins—thin, smooth wafers of hammered high-
grade silver which calm the tongue
of the December ploughman who uses his
fattened oxen like so many machines:
his currency, he'll exchange for the "crazy bread"
of poppies, hemp, darnel, plucked, dried, ground up
to produce a medieval hash—and the world*

*a thousand years ago filled with the poor
who endured their hunger
with the help of lush, artificial heavens,
while the rich reveled in their own ornate halls
and in the meadow a woman gave birth
to a hero that in her somnolent vertigo
she named Survival.*

VII

Et un enfant né le jour du Sabbat est juste et sage et bon et gai

Puisque réellement il n'est de chant du cygne
que ce qu'un coeur simple embellit
d'attributs laudatifs—bulles (ou bave)
de lumière et mots faciles sur la langue
pour célébrer l'avènement ou le retour
du Sauveur—quoi qu'il *soit*, il se

rapproche des mouvements du soleil indifférents
au Sabbat du dimanche—commémoration
de la résurrection ou cabale de minuit
présidée par le diable—
le soleil du dimanche s'en moque et le monde

il y a mille ans se préparait

à ce tournant dans l'Histoire—un Jour sacré
plein d'éternelles platitudes, vagues et bancales,
de moments d'émerveillement et de désespoir
et dans la prairie une femme est sur le point
d'enfanter ce qu'elle ne connaît pas
et craint de rencontrer— Manès—

une minute elle croit que ce sera
juste, sage et bon,
la suivante, elle croit qu'elle sera simplement sage-femme
pour sa propre venue, muette, déchirée—
portée dans sa course par l'insupportable,
la triste fin du son.

***And a child that's born on the Sabbath day
Is fair and wise and good and gay***

*Because there is no real song of the swan
except what a single heart adorns
with positive adjectives—bubbles (or spittle)
of light and easy words on the tongue
to celebrate the coming or return
of the Savior—whatever it is, is*

*getting closer as the sun drifts indifferent
to the Sunday Sabbath—commemorative
of the resurrection or midnight cabal
presided over by the devil—
the Sunday sun does not care and the world*

*a thousand years ago prepared
for this crossroad in time—a Holiday
filled with loose, unbalanced eternal
platitudes of wonders and despairs
and in the meadow a woman is about to
give birth to what she does not know
and fears to meet—Manic—*

*one minute she believes it will be
fair, wise and good,
the next, she believes she'll just be midwife
to her own mute, torn arrival—
bearing down on the unbearable,
sad end of sound.*

Traduit de l'anglais par Raymond Farina

■ **Notice bio-bibliographique**

Poète, éditrice et auteur de théâtre, Susan Firestone Hahn est née à Chicago en 1941. Après des études de psychologie à la Northwestern University, elle a reçu une formation en art-thérapie au Gestalt Institute of Chicago avant de s'orienter vers la poésie.

Susan Hahn a publié sept recueils de poèmes : "Harriett rubin's Mother's Wooden Hand" (University of Chicago Press, 1991), "Incontinence" (University of Chicago Press, 1993), "Confession" (University of Chicago Press, 1997), « Holiday » (University of Chicago Press, 2001), "Mother in Summer" (Triquarterly, 2002), et, plus récemment, « Self/Pity » (2005), "The Scarlet Ibis" (2007) et "The Note She Left" (2008), publiés par « The Northwestern University Press ».

Ses poèmes ont paru notamment dans les revues "Boulevard", "Chelsea", "Michigan Quarterly Review", "New England Review", "Poetry".

Elle a obtenu le George Kent Prize, décerné par la revue "Poetry", et le Society of Midlands Authors Award.

Elle a édité la revue littéraire « Triquarterly » à partir de 1997, jusqu'à la fermeture de sa maison d'édition en 2010.

Susan Hahn vit actuellement à Winnetka dans l'Illinois.

La suite traduite ici est extraite de son recueil "Holiday" (2001).

SITE A CONSULTER :

- <http://www.poetryfoundation.org/bio/susan-hahn>

(Avec l'aimable autorisation de l'auteure et du traducteur, cet ensemble de poèmes a également été publié dans la revue *A L'INDEX -espace d'écrits-* N°21)

Sergio Larrain



Valparaiso, 1963

photographie



■ <http://www.magnumphotos.com/Catalogue/Sergio-Larrain/1963/CHILE-Valparaiso-1963-NN134165.html>

ROBERT DUNCAN

© Site Editions José Corti



© SOURCE PHOTO | INTERNET | Robert Duncan, décembre 1962

EXTRAITS

L'Ouverture du champ et autres poèmes

...



■ **Sur le site Editions José Corti**

http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/OuvertureDuChamp_Duncan.html

Robert Duncan, *L'Ouverture du champ et
autres poèmes*

Editions José Corti, 2012

(STRUCTURE DE LA RIME IV)

**

O Précurseur !

quand tu atteins le seuil des astres, la porte derrière
laquelle s'anime la céleste terreur –

la parentèle au foyer, le chaudron perpétuel qui alimente désormais la terre,
le cœur qui prend être par le sang, le maître de maison parmi ses animaux familiers,
l'aimé tournant vers l'aimé dans l'obscurité

créent l'amour comme les feuilles
créent à partir de la lumière la vie
et retournes aux domaines lointains où les braves animent des ramifications de
l'inconnu qui prennent la forme d'épreuves.

Le Maître de la Rime, encore et encore, descend les échelles orchestrées
de la vision ou gravit les fumées et tours de flammes à l'opposé de la vision,
pénétrant ou quittant le langage du quotidien, mari d'un mot, femme de l'autre,
souffle bondissant au bord de la mort.

Ainsi dis-je à la source de mon bonheur, je reviendrai. Du moment que tu
aimes, l'éternité entre en expansion, et tu n'es qu'homme.

eau feu terre et air
tous qui éléments simples furent

protecteurs sont.

----- (p. 61)

JOSÉ CORTI
« Série américaine », 2012



■ Adrienne Rich

Adrienne Rich
American poet and essayist
(1929 - 2012)

■ LIEN : http://www.english.illinois.edu/maps/poets/m_r/rich/rich.htm
MODERN AMERICAN POETRY

■ ■ ■ On May 16, 1929, Adrienne Rich was born in Baltimore, Maryland. She attended Radcliffe College, graduating in 1951, and was selected by W.H. Auden for the Yale Series of Younger Poets prize for *A Change of World* that same year. In 1953, she married Harvard University economist Alfred H. Conrad. Two years later, she published her second volume of poetry, *The Diamond Cutters*, of which Randall Jarrell wrote: "The poet [behind these poems] cannot help seeming to us a sort of princess in a fairy tale." [LIRE LA SUITE](#)

■ POETS ORG. ■ <http://www.poets.org/poet.php/prmPID/49>

X

Soledad. = f. *Solitude, isolement, mal du pays ; retrait solitaire.*

Soleil d'hiver dans les rosiers.

Un vieux Mexicain à moustache blanche les taille à nouveau,
vaporisant

les branches coupées avec de l'huile de dormance. Les vieux murs
d'adobe,

marron papier kraft,

s'étendent de chaque côté de la mission reconstruite, dans un temps qui
leur est propre. C'est

isolé ici,

dans la courbe de la route, serpentant à travers de vastes champs bruns
que les machines ont incisés de sillons

d'une implacable précision. Dans la petite chapelle

La Nuestra Señora de la Soledad habite dans sa niche,

encadrée de colonnes peintes. Elle est en dentelle noire, crêpée

comme des copeaux

de la tête aux pieds. Seule, isolée, elle a le mal du pays

dans sa retraite solitaire. Dehors, des olives noires tombent et
s'écrasent,

elles encombrant et tachent le sentier battu. Les pierres tombales des
padres

sont des poids qui pèsent sur les artisans indiens. C'est le sixième
jour d'une nouvelle guerre.

----- (UN ATLAS DU MONDE DIFFICILE)

ADRIENNE RICH

Revue EUROPE

Dossier Adrienne Rich, (p.273), numéro 996, avril 2012.



et ligne après ligne / and line after line

Du côté de chez...

Claude Simon



© [MAGNUMPHOTOS](http://www.magnumphotos.com/image/PAR329840.html) | PHILIPPE HALSMAN | Claude Simon, Paris, 1936
<http://www.magnumphotos.com/image/PAR329840.html>

« Leçon de choses »

Roman

Les Editions de Minuit, 1975

Extrait

[LEÇON DE CHOSES]

[...]

Dans le silence de la nuit tissé par la stridulation continue des criquets et ponctué par le chant des grenouilles, on peut entendre le bruissement de la lourde jupe froissée. Elle a mis une robe sombre (noisette, peut-être, ou prune ?) qui se confond avec la nuit, taillée dans une étoffe trop lourde (taffetas, faille ?) se cassant en plis raides, dessinant des lignes brisées, des plans anguleux où la lumière obscure joue parfois en reflets moirés. Le tissu pesant s'accumule en épaisseurs rigides au-dessus du poignet de l'homme qui remue lentement, l'un de ses doigts enfoncé dans l'épaisse broussaille de poils noirs et humides. Les frottements du tissu font entendre un crissement rêche à chacun des faibles va-et-vient de la main. Fléchissant un peu les genoux elle écarte légèrement les cuisses. Elle n'entend plus les grenouilles ni les criquets. Elle entend l'afflux précipité du sang dans ses oreilles. Elle est à demi renversée sur la traverse de la barrière qui lui coupe le dos au-dessous des omoplates. Elle ne sent pas la brûlure à son doigt. Elle joue à faire tourner dans un sens puis dans l'autre le manche de l'ombrelle appuyé sur son épaule. Ils regardent les pêcheurs arc-boutés sur les barres du cabestan autour duquel s'enroule la corde tendue qu'ils doivent enjamber en levant haut leurs pieds chaque fois que la ronde les ramène au-dessus.

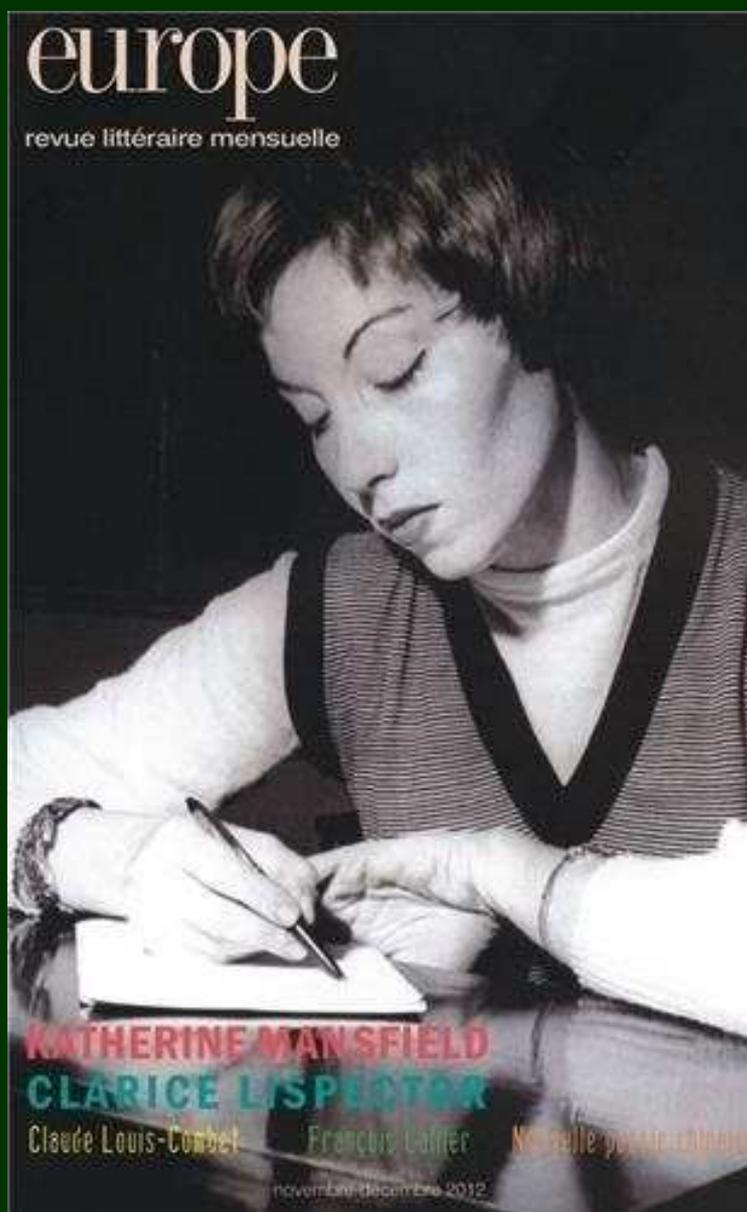
[...]

(p.107/108)

Claude Simon



REVUE



Novembre/Décembre 2012

n° 1003-1004

REVUE EUROPE

4, rue Marej-Rose - 75014 PARIS - Tél&Fax : 01 43 21 09 54

**KATHERINE MANSFIELD - CLARICE LISPECTOR - CLAUDE LOUIS-COMBET
FRANÇOIS LALLIER - NOUVELLE POÉSIE CHINOISE**

REVUE EUROPE

■ <http://www.europe-revue.net/presentation-novembre-decembre.html>

VIENT DE PARAITRE

Charles Reznikoff

Témoignage

Les États-Unis
(1885-1915)

*Récitatif traduit de l'anglais
par Marc Cholodenko*



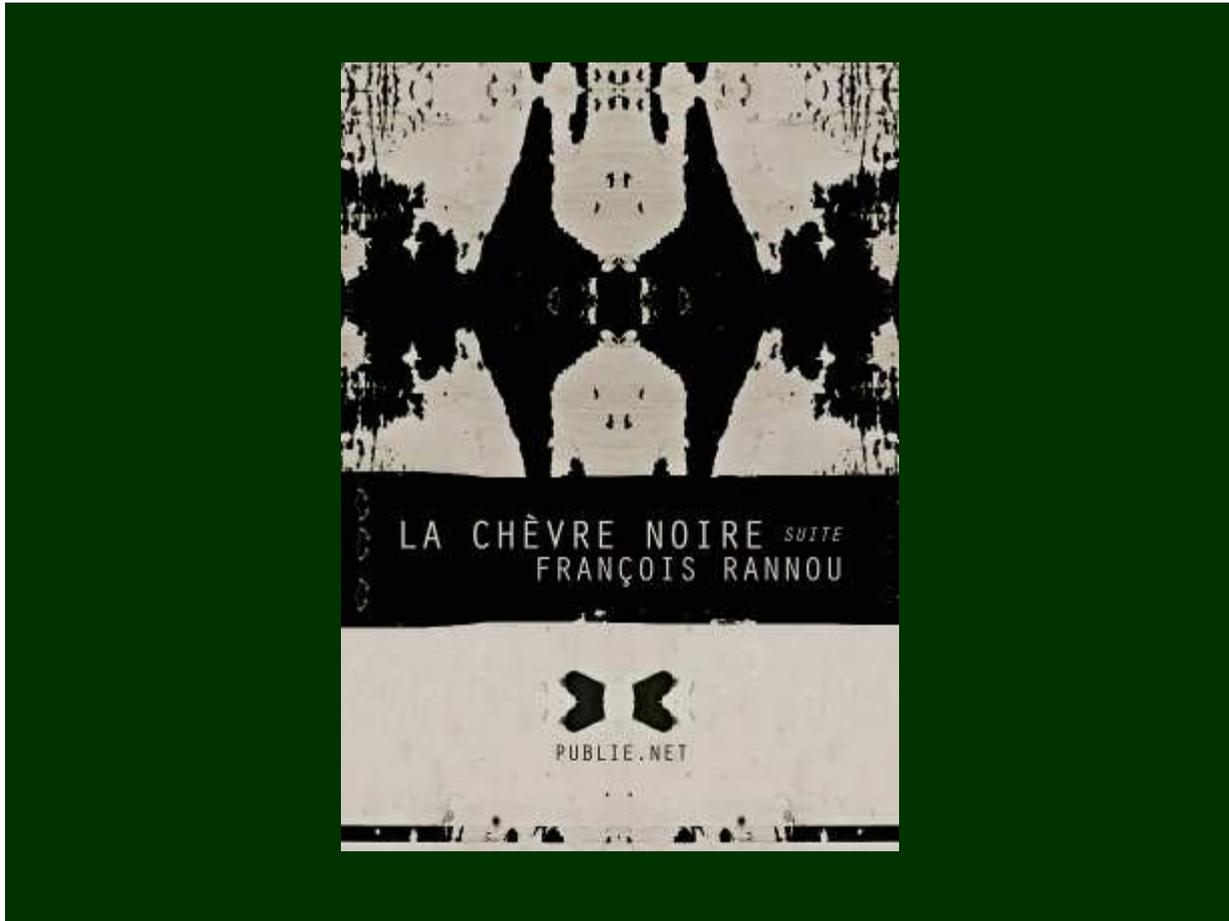
■ <http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=978-2-84682-096-7>

Testimony, The United States (1885-1915)

© Charles Reznikoff, 1965

Récitatif traduit de l'anglais par Marc Cholodenko

P.O.L Editeur, 2012 pour la traduction française



La chèvre noire (suite)

François Rannou

Editions Publie.Net 2012

**

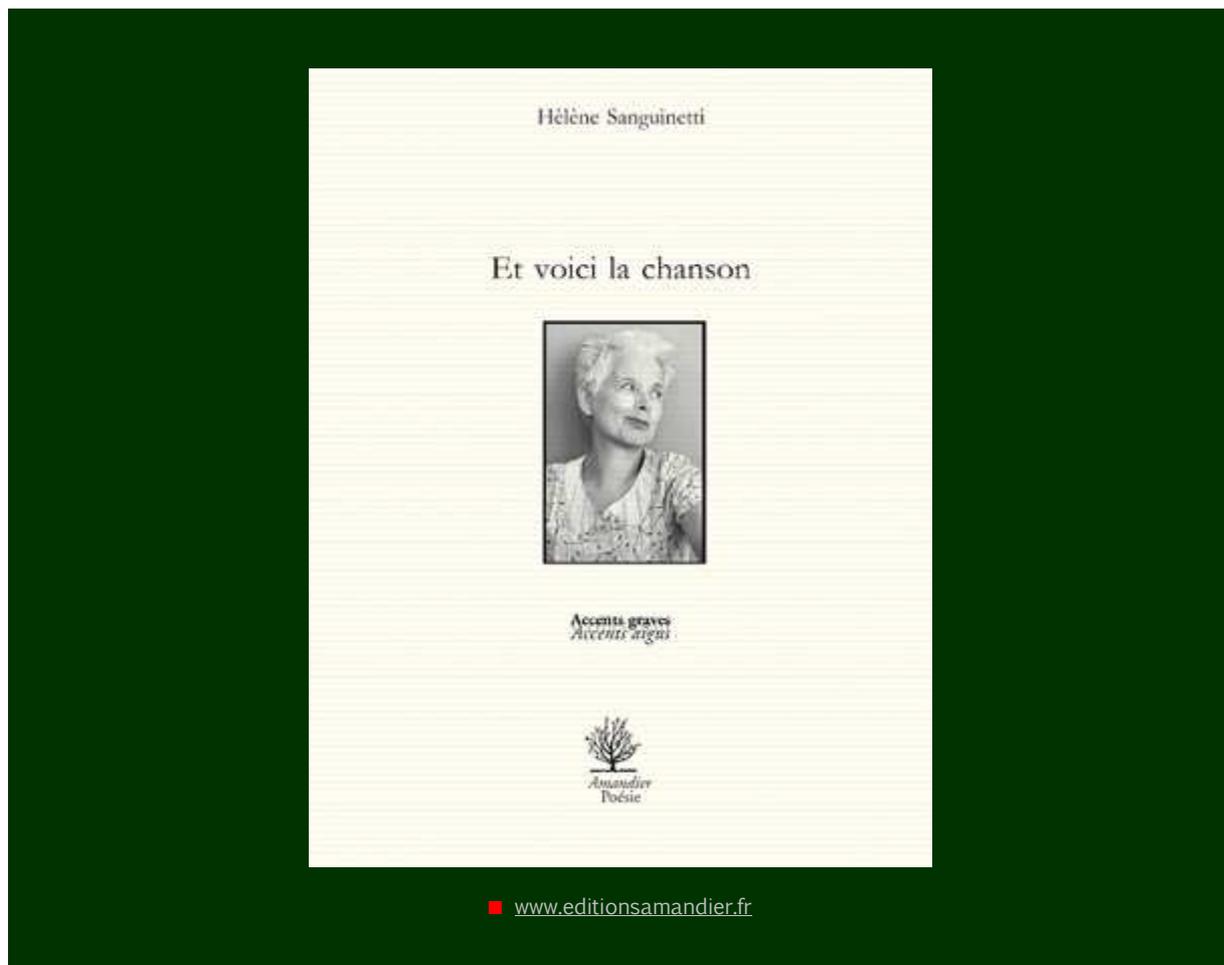
Voici donc *La Chèvre noire*. Celle qui est sacrifiée à quelque prédestination en espérant, malgré tout, faire remonter du vent aveugle la parole qui libère, affranchit. C'est une suite. Une suite narrative. Agencée comme telle. On retrouve des sortes de préludes (ce sont les citations avant chaque texte), qui fonctionnent comme des contrepoints aux récits. Ceux-ci sont des « airs » rattachés au même point confluant qui les rassemble mais dans des tonalités un peu différentes, avec des énonciateurs différents, c'est-à-dire sous autant d'angles qui s'éclairent et se croisent. En même temps, c'est une façon aussi d'intégrer des sortes d'improvisations écrites rehaussées, comme en Jazz (et là évidemment il faut penser au travail de Gil Evans). Enfin, j'ai voulu :

— que l'histoire ou le roman familial, s'il doit être dit, parce qu'il est le point de départ pour qui doit parler avec sa propre voix, soit ramené ici à une tête de jivaro incandescente qui brûle à froid, et c'est ce que veut incarner la forme assez nettement. Je pensais beaucoup à la musique de Webern, et à celle de quelques jazzmen qui ont eu cette énergie de se défaire des lourds oripeaux qui recouvrent et engluent le sujet ;

— que c'est avant tout de la littérature, de l'écriture, et les citations sont là pour nous dire que celui qui écrit est unique, irréductible, et fils, frère de ceux qu'il lit.

françois rannou

De François Rannou aux éditions numériques Publie.Net :
<http://www.publie.net/fr/ebook/9782814597068/la-chevre-noire>



Et voici la chanson **Hélène Sanguinetti**

Photo de couverture : Adrienne Arth

Editions de l'Amandier, 2012

**

Dans cette *Chanson* l'oreille voit et l'œil entend. La recherche visuelle/sonore, l'inventivité de l'écriture donnent naissance à une polyphonie de voix émiettées en séries de lancers, à un éclatement de la parole, parfois jusqu'à sa mise en poudre.

Joug et *Joui* sont le jour et la nuit, la lune et le soleil, l'eau et la soif, Eros et Thanatos, mais aussi bien le Méchant et le Gentil des contes, le malheur et le bonheur, malchance et chance, douleur et plaisir, elle et lui, tantôt lui, tantôt elle, tout le monde, personne. Deux anguilles, deux drôles de larrons inséparables. *Et voici la chanson* est le poème de leur histoire et l'histoire du poème, où l'écriture mène la danse à toute allure et se met soudain à chanter à voix cassée. Rester en vie, exister ici et maintenant, même dans l'insensé, voilà la chanson de *Et voici la chanson* avec ses voltes, ses intrications, ses élans, ses ruptures.

La quête de l'auteur y est encore et toujours d'écrire « du » poème comme elle le dit. Une matière faite de tout, où elle taille et qui sonne, bouge, s'échappe, rebondit, se casse, file vaille que vaille. L'essentiel est que le chant s'invente à la lecture ou à l'écoute et que, de lui, découle une joie, « *un appétit immense, une forme de jubilation qui emporte la lecture au-delà de la compréhension rationnelle* » comme l'écrit Claudine Galéa de la poésie d'Hélène Sanguinetti (Cahiers Critiques de Poésie n° 17) et dont naît cette « *beauté neuve* » surgissant « *dans une cascade de visions-éclaircs comme venues de couches de vie intactes, primitives.* » (Marta Krol, Le Matricule des anges, n°87).

(4e de couverture)

2013 PARUTION



■ http://www.jose-corti.fr/titresenlisant/Lampe_allumee_si_souvent.html

La Lampe allumée si souvent dans l'ombre

© Ariane Dreyfus

Editions Corti, 2013

**

Qui sommes-nous ? Quand j'ouvre la bouche, de qui est faite cette voix ? Si j'avais été la seule à parler ma langue, jamais je n'aurais écrit. Il n'y a pas que les baisers pour se mêler par la bouche, par la gorge, par toute la vie. « Et maintenant écoutez-moi bien. (c'est Pasternak qui fait ainsi parler Jivago). L'homme présent dans les autres, c'est cela justement qui est l'âme de l'homme. Voilà ce que vous êtes, voilà ce qu'a respiré, ce dont s'est nourrie, ce dont s'est abreuvée toute sa vie votre conscience ». Mourir est toujours possible, plusieurs fois par jour même. Alors je prends un livre comme on rallume la lampe, et si l'ami que j'y trouve n'en est pas moins invisible, mon coeur au moins revient à lui, les mains bougent au devant des visages.

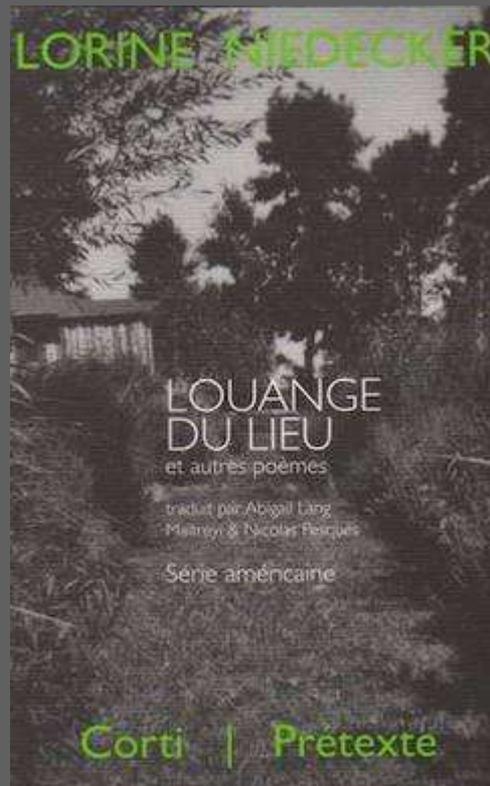
Créer ? Oui, en n'oubliant pas que la beauté commence quand deux peuvent la reconnaître. Ainsi ne peut-on pas savoir à l'avance comment la poésie sera, elle attend de voir où nous tombons, et comment on se relève.

Ariane Dreyfus

La Terre voudrait recommencer, Flammarion | Nous nous attendons, Reconnaissance à Gérard Schlosser, Le Castor Astral | La Bouche de quelqu'un, Tarabuste.

Une lecture de Tristan Hordé

LORINE NIEDECKER



Louange du lieu

« Série américaine »

Editions José Corti, 2012

Après *Poésie complète* de George Oppen et en même temps que *L'Ouverture du champ* de Robert Duncan, les éditions Corti publient dans leur "Série américaine" une partie importante de l'œuvre poétique de Lorine Niedecker (1903-1970) — les poèmes de sa dernière période (1957-1970) et une sélection d'un recueil précédent. Elle était jusqu'à aujourd'hui quasiment inconnue en France (comme l'ont été longtemps beaucoup de poètes américains), présente seulement par quelques traductions en revues, par Abigail Lang, notamment dans *Vacarme* en 2006 et 2008, et Sarah Kéryna dans *Action poétique* en 2001. Les traductions d'Abigail Lang, Maïtreyi et Nicolas Pesquès, qui donnent une idée très juste de la poésie de Lorine Niedecker, sont précédées d'une préface mêlant biographie et étude précise de l'œuvre.

Découvrant en 1931 dans la revue "Poetry" Louis Zukofsky, Lorine Niedecker a adopté ensuite dans son écriture quelques principes de ceux qui furent réunis sous le nom de

poètes objectivistes : le refus de la métaphore, l'attention aux choses quotidiennes de la vie, le choix de l'ellipse (jusqu'à aboutir parfois à des poèmes difficiles à déchiffrer). Elle a rencontré les poètes (George Oppen, Charles Reznikoff, Carl Rakosi) qui se réclamaient peu ou prou de l'objectivisme théorisé par Zukofsky, mais c'est avec ce dernier qu'elle s'est surtout liée et qui sera jusqu'au bout un interlocuteur privilégié.

Le titre *Louange du lieu* a été retenu pour l'ensemble traduit parce que ce recueil, « synthèse de précision et de fluidité », « hymne et flux et autobiographie poétique », est bien, soulignent les traducteurs, la « somme de son œuvre ». La louange, c'est celle de la région natale, le Wisconsin, où Lorine Niedecker est restée l'essentiel de sa vie, sans pour autant vivre en recluse. Elle présente ainsi son environnement : « Poisson / plume / palus / Vase de nénuphar / Ma vie » et, dans un autre poème, elle évoque de manière un peu moins lapidaire sa vie dans ce pays de marécages et d'eau : « Je suis sortie de la vase des marais / algues, prêles, saules, / vert chéri, grenouilles / et oiseaux criards ». L'émotion est toujours retenue, mais présente cependant dans de nombreux poèmes à propos des saisons, notamment de l'automne (« Brisures et membranes d'herbes / sèches cliquetis aux petits / rubans du vent »), de l'hiver avec ses crues (« Assise chez moi / à l'abri / j'observe la débâcle de l'hiver / à travers la vitre »).

Les poèmes à propos de son environnement laissent percevoir une tendresse pour ces terres souvent couvertes d'eau, et l'on relève de multiples noms de plantes et de fleurs, une attention vraie aux mouvements et aux bruits de la nature :

Écoute donc
en avril
le fabuleux

fracas des grenouilles

(Get a load / of April's / fabulous // frog rattle)

Ce sont aussi des moments plus intimes qui sont donnés, sans pathos, dans des poèmes à propos de ses parents ou de son propre mariage ; il y a alors en arrière-plan, sinon quelque chose de douloureux l'expression d'une mélancolie : « Je me suis mariée / dans la nuit noire du monde / pour la chaleur / sinon la paix ». Cette mélancolie, toujours dite *mezzo voce*, est bien présente quand Lorine Niedecker définit la vie comme un « couloir migratoire » ou quand, faisant de manière contrastée le bilan de ses jours, elle écrit : « J'ai passé ma vie à rien ».

Dans des poèmes "objectifs", elle note de ces événements de la vie quotidienne qui ne laissent pas de trace dans la mémoire : « Le garçon a lancé le journal / raté ! : / on l'a trouvé / sur le buisson ». Cependant, il n'est pas indifférent qu'elle soit attentive à de tels petits moments de la vie ; elle est, certes, proche de la nature, mais cela ne l'empêche pas d'être préoccupée par la vie de ses contemporains, par le monde du travail. À la mort de son père, dont elle hérite, elle constate : « les taxes payées / je posséderai un livre / de vieux poètes chinois // et des jumelles / pour scruter les arbres / de la rivière ». On lira dans ces vers quelque humour, il faut aussi y reconnaître son indifférence à l'égard des "biens" (« Ne me dis pas que la propriété est sacrée ! Ce qui bouge, oui »), qu'elle exprime à de nombreuses reprises sans ambiguïté : « Ô ma vie flottante / Ne garde pas d'amour pour les choses / Jette les choses / dans le flot ». Sans être formellement engagée

dans la vie politique, elle écrit à propos de la guerre d'Espagne, du régime nazi, sur la suite de la crise économique de 1929 (« j'avais un emploi qualifié / de ratisseuse de feuilles ») ou sur Cap Canaveral et sur diverses personnalités (Churchill, Kennedy). Elle se sait aussi à l'écart de son milieu de vie, sans illusion sur la manière dont elle serait perçue si l'on connaissait l'activité poétique qu'elle a en marge de son travail salarié : « Que diraient-ils s'ils savaient / qu'il me faut deux mois pour six vers de poésie ? ».

C'est justement une des qualités de la préface de reproduire des documents qui mettent en lumière la lente élaboration des poèmes, depuis la prise de notes jusqu'au poème achevé. Il s'agit toujours pour Lorine Niedecker de réduire, de condenser encore et encore : elle désignait par "condenserie" (*condensery*) son activité. Son souci de la « matérialité des mots » l'a conduite à privilégier des strophes brèves (de 3 ou 5 vers) qui ne sont pas sans rappeler les formes de la poésie japonaise — Lorine Niedecker rend d'ailleurs plusieurs fois hommage à Bashô. Il faut suivre le cheminement des premiers poèmes proposés dans ce recueil (le premier livre publié, *New Goose*, 1946) n'a pas été repris) aux derniers, à la forme maîtrisée : c'est une heureuse découverte.

Un poème :

Jeune en automne je disais : les oiseaux
sont dans l'imminente pensée
du départ

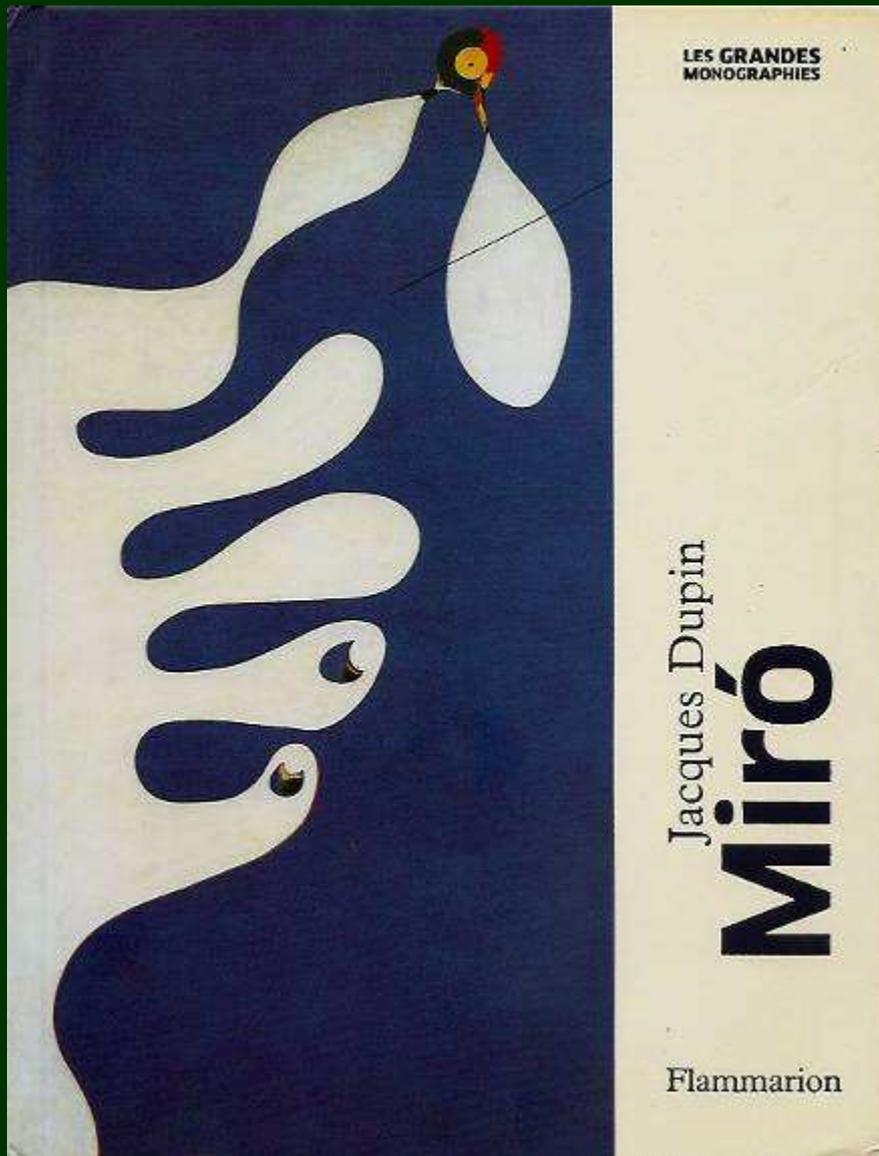
À mi-vie n'ai rien dit —
asservie
au gagne pain

Grand âge — grand baragouin
avant l'adieu
de tout ce que l'on sait



[Arts]

Joan Miro



Les Carnets d'Eucharis

JOAN MIRO RACONTÉ PAR JACQUES DUPIN:
UN PEINTRE-POÈTE MIROBOLANT

Par Claude Darras

Quand il projette d'« assassiner la peinture » dans des collages et assemblages de matériaux divers (entendez par là lorsqu'il entreprend de rebâtir le monde à partir d'une poignée de signes et des couleurs de l'arc-en-ciel), Joan Miró (Barcelone 20 avril 1893-Calamayor, Majorque, 25 décembre 1983) n'a en réalité qu'un seul but : accéder à la « *peinture-poésie, au cœur de la poésie, au cœur de la joie* ». Le poète et critique d'art Jacques Dupin (Privas, 4 mars 1927-Paris, samedi 27 octobre 2012), son biographe privilégié, condense la philosophie du « Catalan universel » en explicitant que « *la poésie aura été cette source à l'affût, cette énergie d'une métamorphose que Miró requérait à chaque instant, et jusqu'au terme de sa vie* ». Selon André Masson, son "père spirituel", « *Être peintre-poète était notre ambition, et par cela nous nous différencions de nos aînés. Peintres nous réclamant de l'impératif poétique, nous franchissions un grand fossé* ».

Miró, « le Mirobolant », selon la formule proverbiale de Robert Desnos, n'est pas tendre avec les cubistes : « *Je briserai leur guitare* », rugit-il en 1922. Il n'obéit pas plus aux injonctions des surréalistes, leur préférant ses racines primitives, populaires et locales : ne retrouve-t-il pas périodiquement sa chère Catalogne et ses amis Luis Buñuel et Salvador Dali ? Le petit homme aux cheveux brillantinés, timide et taciturne, les joues couperosées, un tantinet joufflu (voir l'*Autoportrait* de 1919) revendique le droit de regarder par-dessus l'épaule des constructivistes russes et des Munichois du Blaue Reiter.

Après les déchirements de la guerre civile en Espagne, le peintre sera chassé de sa retraite normande par l'invasion allemande. Réfugié à Palma de Majorque, il poursuivra ses « *Constellations* » (1939-1941) promises à un retentissement universel. Le biographe est envoûté par les motifs de ces gouaches et huiles remarquables : triangles, comètes, cornes, lunes, sabliers, abeilles animent un espace cosmique où les choses et les silhouettes sont la proie d'une lévitation galactique. Les titres constituent à eux seuls de véritables poèmes : « *Une goutte de rosée tombant de l'aile d'un oiseau réveille Rosalie endormie à l'ombre d'une toile d'araignée* » ou « *Femmes au bord du lac à la surface irisée par le passage d'un cygne* ».

La réédition de cette monographie est intervenue dix mois avant la mort de son auteur. C'est René Char qui avait permis à Jacques Dupin de rencontrer, en 1954, Joan Miró. Parue dès 1961 chez Flammarion, sa grande monographie est régulièrement rééditée depuis quarante ans. La poésie austère et minérale du critique d'art et galeriste ardéchois a également servi l'œuvre d'Alberto Giacometti, de Francis Bacon et d'Antoni Tapies.

Les Carnets d'Eucharis N°35 (automne 2012) © Claude Darras

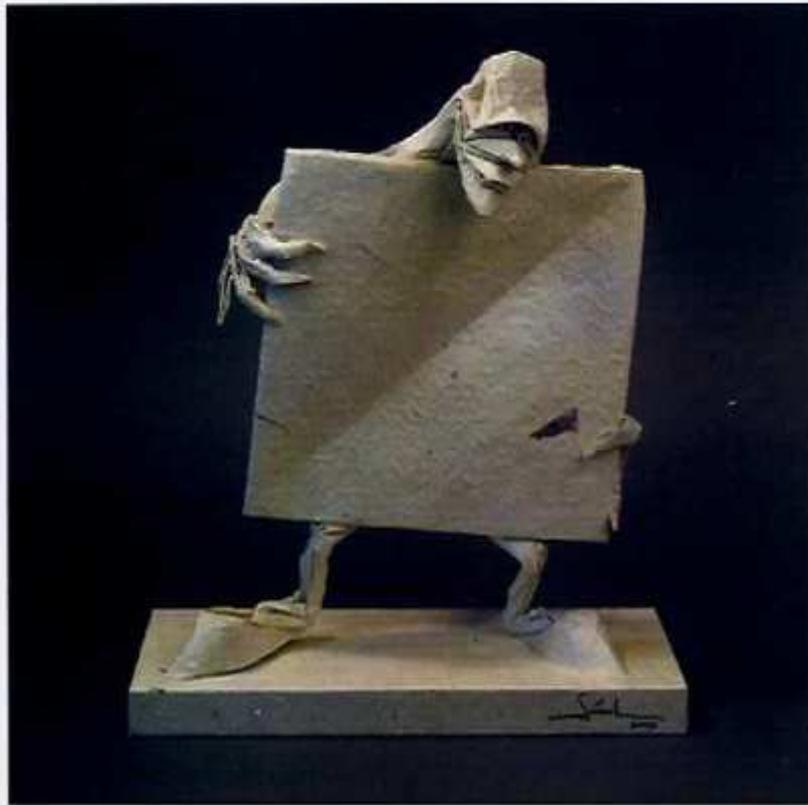


[Arts]

Eric Joisel

Les Carnets d'Eucharis

ÉRIC JOISEL
LE MAGICIEN DE L'ORIGAMI



MUSÉE DU PAPIER D'ANGOULÊME

ÉRIC JOISEL, LE MAGICIEN DE L' ORIGAMI

Par Claude Darras

Dans l'*origami* (juxtaposition des mots nippons *oru*, plier, et *gami*, papier) mot-valise désignant l'art du pliage du papier sans découpe ni collage, Éric Joisel (Montmorency, 15 novembre 1956-Argenteuil, 10 octobre 2010) plaçait au plus haut Akira Yoshizawa (1911-2005), génial précurseur de la discipline qui perfectionna la technique du *wet folding* (pliage humide) et développa le pliage sculptural. Dans la décennie 1980, la vision d'un autoportrait du maître japonais selon les canons de l'origami incite le sculpteur à délaisser le bois et la terre glaise au profit du papier. Après une quinzaine d'années d'expérimentations, il étonne les « plieurs » les plus chevronnés de la planète par une mise en forme exceptionnelle en trois dimensions de ses modèles et par l'adoption du pli courbe (dans la thématique des *Masques* notamment). En 1998, le Carré du Louvre à Paris rassemble à son initiative les réalisations des plus grands plieurs mondiaux autour d'Akira Yoshizawa. La quête inlassable de réalisme l'amène à expérimenter de nouvelles techniques ou à en perfectionner d'autres moins récentes. Au cours de la décennie 2000, ses recherches axées sur des formes anthropomorphes aboutissent à la naissance d'une étonnante galerie de personnages à l'expressivité exacerbée par le jeu savant de matières plissées, gaufrées ou drapées (*Les Barbarians*, *Le Seigneur des Anneaux* et la *Commedia dell'arte*). La virtuosité du sculpteur parisien est également servie par une gamme de papiers de fabrication artisanale offrant des papiers diversement colorés, texturés et fibreux à loisir qui conviennent à ses gnomes musiciens, sirènes bondissantes, chevaliers de cape et d'épée et bestiaires animés. Au-delà de la cocotte des potaches de la communale apparue en Espagne au XIX^e siècle, Éric Joisel vouait une tendresse particulière au pliage des grues attachées l'une à l'autre, figure de style considérée comme la référence des origamistes au Japon. Les meilleurs d'entre eux sont susceptibles de « plier », attachées l'une à l'autre, mille de ces grues cendrées. Au pays du Soleil-Levant, la symbolique de cet échassier reste très prégnante. L'oiseau est sacré et l'on prétend qu'il vit un millier d'années et qu'il possède le pouvoir d'exaucer les vœux. Quiconque réaliserait mille pliages de grues verrait ainsi ses souhaits les plus chers se réaliser.

Les Carnets d'Eucharis N°35 (automne 2012) © Claude Darras

- *Éric Joisel, le magicien de l'origami*, sous la direction d'Yves Clavel, avec des textes de Robin Macey, David Brill, Felipe Moreno, Alain Joisel, Taki Girard et Éric Joisel lui-même (édité par le musée du Papier d'Angoulême en collaboration avec l'Escuela museo origami Zaragoza, de Saragosse, Espagne, à l'occasion d'une exposition rétrospective, du 18 mai au 30 décembre 2012), 86 pages, 2012.

- *Origami, l'art du papier plié*, par Rick Beech, éditions Fleurus, 256 pages, 2011.

- *Sciences et Avenir*, version numérique, article d'Yves Clavel, 14 octobre 2010.

SUSAN SONTAG
Virgil Brill

Bruno Le Bail

Pierre Alechinsky

2013

les carnets d'eucharis
revue numérique & papier

SOUSCRIPTION
ABONNEMENT



L'ATELIER DES CARNETS D'EUCCHARIS
L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isle
BP 44 - 83520 Roquebrune-sur-Argens
Renseignements nathalieriera@live.fr

NOM/PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL : _____

VILLE : _____

MAIL :

Je souhaite

■ faire un don de soutien à *L'Association
L'Atelier des Carnets d'Eucharis*

Je verse la somme de : _____ €

■ faire un simple abonnement à la Revue
annuelle imprimée *Les Carnets d'Eucharis*
Prix de l'abonnement annuel : 17 € (+ frais
de port à ajouter : 3 €)

□ PREMIER NUMERO PAPIER :

LES CARNETS D'EUCCHARIS, Année 2013

Susan Sontag/Virgil Brill/Bruno Le Bail/
Pierre Alechinsky

20 € (frais de port compris)

Je vous adresse le montant

■ par chèque à l'ordre de *L'Association
L'Atelier des Carnets d'Eucharis*

L'Olivier d'Argens

Chemin de l'Isle / BP 44

83520 Roquebrune-sur-Argens

■ par virement

Banque Caisse d'Epargne Côte d'Azur

N° de compte : 08004840629

IBAN : FR76 1831 5100 0008 0048 4062 952

BIC : CEPAPRPP831

Date :

Signature :

LES CARNETS D'EUCCHARIS

Nathalie Riera

Courriel : nathalieriera@live.fr

■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>



•••
Les carnets d'eucharis

N°35

AUTOMNE 2012



© Choix des
textes&photos &
conception du carnet
Nathalie Riera

[Revue numérique
gratuite

2012 | Revue électronique *Les Carnets d'eucharis* | (ISSN 2116-5548) |

[© Nathalie Riera, Bord du Lac Aréna, 2012]